



Le *Shika zenyô* de Léon de Rosny

Léon de Rosny est le premier orientaliste à avoir publié, en 1871, une anthologie de poèmes japonais : *Shika zenyô*. Avant de la découvrir, plongeons-nous dans l'atmosphère japonisante de la seconde moitié du 19^{ème} siècle.



Lou li hhoang y tē ká chū
faō inē sion cha iāo thāo hhoā
ī tiēne chūne hliēne iōū hliēne hhoā
kī toāne giōū hhoēne pou soāne kī
néune sse pē thēon ine iōū kī
hhoā moē tchouang hīa khī vōn szeu
jū hó pou tāt tehune tsāne szeu
ie iē tchi tēhī tzēu thōn chū

« A peine la saison du printemps est ve-
» nue, que le saule couvre d'une robe
» verte la couleur jaune de son bois. Sa
» beauté fait honte au pêcheur, qui, de
» dépit, arrache les fleurs qui le portent,
» et les répand sur la terre; l'éclat des
» plus vives couleurs ne peut se compa-
» rer aux grâces simples et touchantes de
» cet arbre. Il prévient le printemps, et,
» sans avoir besoin des vers à soie, il re-
» vêt ses feuilles et ses branches d'un du-
» vet velouté que cet insecte n'a point
» filé ».

Les premières publications en français ¹ sur le Japon sont consacrées aux empereurs, à la religion, à la flore, au vers à soie ou... aux missionnaires. Citons rapidement, en 1820, *Mémoires et anecdotes sur la dynastie régnante des Djogoun* ², *souverains du Japon*, par Titsingh, et en 1844, *l'Introduction à l'histoire du bouddhisme* d'Eugène Burnouf. ³ Mais pas la moindre trace de poésie, alors qu'en 1714, Nicolas Fréret rédige déjà un article sur *la poésie des Chinois* ⁴, contenant un huitain (ci-contre) : « c'est un éloge du saule, tiré d'un roman chinois, que le sieur Hoangh, Chinois, avoit commencé à traduire en français. »

De même, les Occidentaux commencent par collectionner des chinoiseries. Dès 1826, le salon de thé « À la porte chinoise » ouvre ses portes à Paris ⁵. Les amateurs s'y procurent des objets décoratifs chinois, puis, vers le milieu du 19^{ème} siècle, quelques rares japoniseries : « J'ai acheté l'autre jour à la *Porte chinoise* des dessins japonais imprimés sur du papier qui ressemble à une étoffe, qui a le moelleux et l'élastique d'une laine. Je n'ai jamais rien vu de si prodigieux, de si fantastique, de si admirable et poétique comme art » écrit Edmond de Goncourt dans son journal à la date du 8 juin 1861. ⁶

Cet intérêt pour le pays du Soleil-levant, qui ne cessera de croître, est ainsi l'affaire de collectionneurs ou d'artistes qui se passionnent pour les estampes, les céramiques, les tsuba, etc. qu'ils découvrent chez quelques rares marchands ou à l'occasion des expositions universelles.



Le Palais des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1855
Dessin de Théron – © wikimedia commons

Tout commence en 1855, à l'exposition universelle de Paris, la deuxième du genre. Elle est organisée à l'initiative de Napoléon III qui, impressionné par celle de Londres en 1851, veut montrer au monde la puissance de la France.

Pour la première fois, une large place est accordée aux Beaux-Arts, aux côtés des industries.





La Hollande, qui a le privilège de commercer avec le Japon, y présente les premiers objets japonais.

« Les meubles en laque, aux couleurs brillantes et si variées, les porcelaines si délicates et les bronzes fort originaux du Japon occupent une place importante, nous dirons même la meilleure place dans l'emplacement dont les Pays-Bas disposent au palais principal. On sait que l'empire japonais, plus clos que ne l'est la Chine par sa muraille fantastique, reste absolument fermé aux étrangers de toutes les nations ; les Chinois, les Chorcins et les Hollandais peuvent seuls communiquer avec Nangosuck, dans l'île de Kuisiu ; encore cette communication n'est-elle tolérée que pour un seul bâtiment de la marine hollandaise admis à y charger des marchandises indigènes en échange d'autres produits européens adressés par le gouvernement néerlandais aux autorités du Japon. On comprend dès lors tout l'intérêt qui s'attache à ces curiosités japonaises dont nous n'avions pas vu d'aussi complète réunion. »⁷

L'engouement est immédiat, et les amateurs d'art se précipitent sur les objets japonais, qu'ils collectionnent uniquement pour leur beauté et leur exotisme. Il ne peut pas en être autrement, car les connaissances sur les arts de ce pays sont fort limitées. Ainsi, Eug. Loudun, s'il distingue les grandes qualités du livre, publié en 1853, *Le Japon, histoire et description* d'Édouard Fraissinet⁸, déplore « quelques lacunes regrettables, l'état de l'art, par exemple ».⁹



Les artistes, également séduits par l'art nippon, commencent à s'en inspirer. Félix Bracquemond (1833-1914, graveur et céramiste) aurait été influencé par des œuvres japonaises, dès 1856, selon certaines sources. Son service de table, dit *Service Rousseau*, dont de nombreuses pièces sont au Musée d'Orsay, à Paris, qui est un exemple d'œuvre japonnesque, n'a pourtant été exécuté qu'à partir de 1866.

Assiette plate, service "Bracquemond-Rousseau" entre 1866 et 1875

musée d'Orsay, Paris, France ©photo musée d'Orsay / rnm



En octobre 1858, quatre ans après les Américains, la France s'accorde avec le Japon sur un traité de paix, d'amitié et de commerce. « Les villes et ports de Hakodadi, Kanagawa et Nagasaki seront ouverts au commerce et aux sujets français à dater du 15 août 1859 »¹⁰

Une première vague de publication vient satisfaire la curiosité des Français pour ce pays qu'ils commencent à découvrir plus sérieusement. Léon de Rosny joue un rôle important dans cette diffusion du savoir. En 1857, déjà, il publie *Mémoire sur la chronologie japonaise, précédé d'un aperçu des temps anté-historiques* et une *introduction à l'étude de la langue japonaise*. En 1858, il complète d'un appendice le *manuel de philosophie japonaise* du Père L. Furet, missionnaire apostolique au Japon. En 1859, il lance la *Revue orientale et américaine* qui publie de nombreux articles sur le Japon. Et en 1861, le *Bulletin de la Société de géographie de Paris* publie son article *La civilisation japonaise*.

4 ans plus tard une section japonaise voit le jour, à l'exposition universelle de Londres de 1862. Sir Rutherford Alcock, ambassadeur de la Grande-Bretagne au Japon, a sélectionné une importante collection d'objets rapportés du Japon, probablement recensés dans son *Catalogue of the works of Industry and Art sent from Japan*, publié en 1862. Si l'on en juge par son ouvrage *Art and art industries in Japan* publié en 1878, Alcock ne s'est pas non plus intéressé à la littérature japonaise.





Sir Rutherford Alcock (1809-97) par Felice Beato (1833/4-1907) © wikimedia commons



« La collection ainsi réunie et exposée était riche et magnifique, mais elle ne représentait le Japon qu'à travers l'idée et le goût des Européens. Ce n'était pas le Japon qui exposait, mais il était exposé par des occidentaux. Cette collection, néanmoins remarquée par de grands amateurs d'art, et appréciée par plus de six millions de visiteurs, ressemblait par certains côtés à un grand déballage reflétant mal l'âme japonaise. »¹¹

La même année 1862, une autre boutique parisienne ouvre ses portes. Celle de M. & Mme Desoye, au 220 rue de Rivoli, qui restera longtemps la plus célèbre, la mieux achalandée aux yeux des japonisants, de plus en plus nombreux.

Dans *Le Japon de chez nous*, article paru dans l'Etendard du 26 mai 1868, le critique Zacharie Astruc tente de recenser, pour la première fois, ces plus célèbres amateurs, dont de nombreux peintres : « Stevens, Diaz; le gothique Tissot; l'érudit M. Villot du Louvre; l'aimable aquarelliste Favard; Alphonse Legros, venu de Londres pour se réjouir de ses princesses; Chesneau, qui s'exclame et s'enthousiasme, emporté par cette fraîcheur d'imagination; Champfleury, que sa passion pour les chats suffirait à elle seule à conduire au Japon, leur pays de prédilection; Solon, le prince de la céramique, l'érudit, le spirituel Athénien, dont le goût ne saurait pêcher; Bracquemond qui élève un temple en faïence à ses maîtres orientaux; Fantin, étonné de retrouver en eux le Delacroix de ses rêves; Burty, admirateur passionné et savant, collectionneur infatigable; les Goncourt, profonds connaisseurs; Manet, qu'une telle personnalité transporte; Lambron, réjoui par des originalités si primesautières; Claude Monet, fidèle émule d'Hokusai; et moi-même qui, le premier à Paris (cette gloire me sera-t-elle au moins réservée?)... ai voulu écrire la grandeur et l'exquisité de leur production. »¹²

Ces précurseurs, à l'exemple d'Astruc, cherchent à être reconnus comme le *premier japonisant*.



Monet soutient avoir acheté ses premières estampes japonaises en 1856, dans un magasin du Havre, vendant des objets rares débarqués par bateaux; Bracquemond affirme avoir découvert un des volumes de la Manga d'Hokusai chez son imprimeur Delâtre auquel il apporte, en 1856, la planche de sa gravure *Les canards l'ont bien passée*.¹³

« Baudelaire révèle à Zacharie Astruc, en 1863, une superbe collection d'estampes japonaises coloriées avec un art inouï. »¹⁴
Impossible de démêler l'écheveau de la vérité, et le doute subsistera probablement longtemps car ces affirmations, des intéressés eux-mêmes, restent sans témoignage.

Pour les œuvres d'art, il y a moins de controverses. Le "titre" de 1^{er} artiste japonisant est attribué à Bracquemond. Je n'ai pas trouvé son œuvre datée de 1856, probablement une eau-forte. Pour les peintures, James Abbott McNeill Whistler (1834 - 1903), d'origine américaine lié aux impressionnistes français, semble être le premier à produire une toile japonaise, c'est-à-dire influencée par l'art japonais.



Après avoir acheté en 1862 des estampes chez Mme Desoye, il peint la *Princesse au pays des porcelaines* (daté de 1863) dont le décor, l'éventail, les tissus et même le maintien du modèle font penser aux estampes. Whistler renouvelle l'expérience en 1864 avec son *Caprice en pourpre et or n°2 : le paravent doré* (infra, avant les notes).

Après l'exposition de Londres, une deuxième vague livresque, de genre différent, déferle sur la France : les récits de voyage.



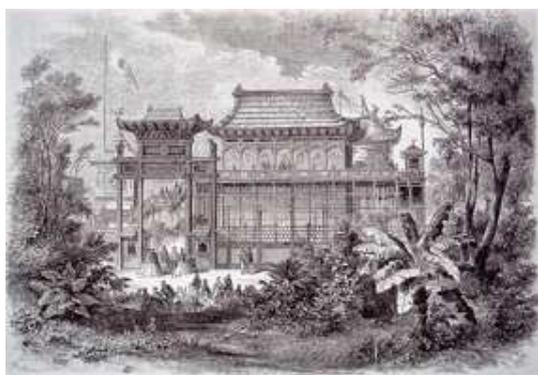
En raison de l'ouverture du Japon à la France, par le traité de 1858, conjugué aux transports qui deviennent plus rapides et moins fatigants, de nombreux voyageurs content leurs aventures à un public de plus en plus friand de tels récits. Le suisse Aimé Humbert-Droz est l'auteur du premier grand récit (en langue française) de voyage au Japon, publié, en épisodes, de 1866 à 1869 dans la revue *Le Tour du monde* puis en un volume, *le Japon illustré*, chez Hachette en 1870 ; L'été 1863, dans la *Revue des Deux-Mondes*, paraît un *voyage au Japon* signé de Rodolphe Lindau ; et de 1865 à 1867, le comte de Beauvoir a réalisé un voyage autour du monde dont il publie le récit (couverture intérieure ci-contre), de 1869 à 1872, en trois volumes (Pékin, Yeddo, San Francisco dans le dernier tome). Le succès de son ouvrage lui a valu d'être couronné par l'Académie française.

L'exposition universelle suivante, de 1867 à Paris, voit la première participation officielle du Japon. Dans un bâtiment (le pavillon de l'Asie, ci-dessous) qu'elle partage avec la Chine, la délégation shogunale expose un grand nombre d'objets qui, pourtant, ne rendent « qu'une faible idée de l'ensemble des activités artisanales du pays ».¹⁵

Cette exposition est diversement appréciée au vu des témoignages recueillis :

« A part quelques vases sans caractère, quelques grès de Satzouma, quelques porcelaines de Yeddo, la capitale du Japon, et de Miacho ville du même pays où se fabrique la porcelaine blanche et bleue, il ne se trouve rien de véritablement remarquable, rien de ce que nous offrent les collections de quelques uns de nos amateurs. [...] Ce qui n'a pas déperé ni déchu, c'est la vieille industrie des laques du Japon. Les taïcouns rivalisent entre eux de merveilles ; coffres, tables, cabinets, étagères, vases et plateaux sont là comme des échantillons de ce que savent faire ces admirables ouvriers japonais ou plutôt ces artistes, car plus que personne ils ont droit à ce titre par le goût exquis qu'ils déploient dans le décor et par la perfection qu'ils apportent à la fabrication. »¹⁶

Pavillon de l'Asie, Exposition universelle de Paris – 1867
in *Le monde illustré* 1867 © wikimedia commons



« Le mobilier japonais nous est révélé, dans toute son élégante simplicité, par les albums qui représentent des scènes de la vie civile : des paravents en laque ou en papier, des coussins pour s'asseoir les jambes repliées, des portemanteaux mobiles pour accrocher les vêtements, des coffres pour les serrer, des plateaux pour présenter les aliments et les rafraîchissements, voilà tout ce qui le compose. [...] Tout est d'une légèreté idéale. Il semble que ce peuple si fin, si artiste, si sagace n'attache qu'une importance

secondaire à ce qui lie l'homme aux nécessités implacables de l'existence. »¹⁷



Cette exposition universelle reste à la fois la première et la dernière organisée par le shōgun, puisque 1868 voit le pouvoir impérial restauré au Japon.¹⁸



L'Empereur Meiji entouré des dieux mythiques du Japon (1878) - par Toyohara Chikanobu



Après avoir influencé les artistes, l'art japonais commence à inspirer les auteurs.

Le premier est Chesneau Ernest qui, en 1869, publie *L'art japonais*.

Ce n'est en réalité qu'un chapitre d'une cinquantaine de pages inclus dans *Les nations rivales dans l'art*. Rien à voir avec *L'art japonais* de Gonse (dont nous parlerons prochainement).

Toutefois le public français n'a pas encore pris rendez-vous avec la poésie japonaise, comme en témoigne la réflexion de Léon de Rosny, parue dans la revue *Orientale et américaine* de 1861¹⁹ : « Je ne doute pas qu'il existe au Japon, comme en Chine, des ouvrages spécialement consacrés à la biographie des indigènes; mais jusqu'à présent je n'en ai pas découvert. [...] Un ouvrage cependant, que j'ai rencontré au Musée britannique, et qui porte le nom de *Fyak-nin its-zyou*²⁰, littéralement : "[Ouvrage renfermant] une pièce de vers des cent poètes", nous fournit une précieuse nomenclature des favoris du Parnasse japonais. Quant aux pièces de poésies que renferme le volume en question, elles se composent ordinairement d'une ou de deux sentences qui ressemblent assez à un quatrain ou à une autre petite pièce du même ordre. Le genre descriptif y domine; mais ce genre, loin d'exclure les pensées ingénieuses et profondes, met en relief celles qui peuvent saisir l'imagination à la vue de la grande nature. La plupart de ces pièces respirent une sorte d'insouciance et de mélancolie qui, autant que j'en puis juger jusqu'à présent, doit être un des caractères particuliers de la poésie japonaise. »

Ernest Renan confirme à la séance annuelle de la société asiatique, le 9 juillet 1868 : « Je ne trouve, en fait d'études sur la littérature japonaise qu'un seul écrit ; c'est le texte et la traduction d'une espèce d'anthologie poétique fort répandue au Japon et qui compte de nombreux commentaires. »²¹





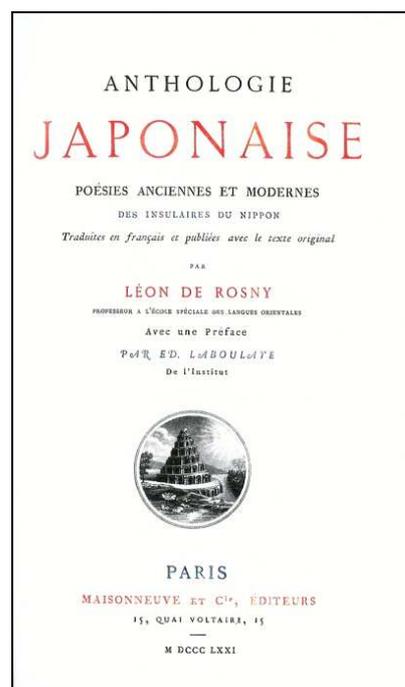
Japonisme & littérature

Histoire

Seuls quelques ouvrages²² semblent survoler les fondements de la poésie japonaise qui, pour beaucoup, « ne s'élève guère au-dessus de la ballade, des romances et des chansons. »²⁴
Et, sans la ténacité de Léon de Rosny, cette poésie serait peut-être restée longtemps méconnue.

Dans l'introduction du *Si-ka zen-yô*, il fait part de ses recherches sur la poésie japonaise. Après avoir considéré que « la poésie faisait complètement défaut dans cette littérature, et que, sous ce nom, il n'existait que des recueils de jeux de mots d'un goût plus ou moins supportable », il a effectué de nouvelles études qui « l'ont amené à admettre qu'en général la poésie japonaise ne doit pas être assimilée à la poésie indo-européenne, dont elle diffère par les traits les plus essentiels, par la forme, par le génie et même, dans une certaine mesure, par le but. [...] Elle ne mérite pas l'accusation de jeux d'esprit [...] elle est apte à exprimer les grandes émotions de l'âme, et elle les exprime souvent d'une façon qui, pour être laconique, n'est pas moins forte et persuasive; enfin elle met à la disposition de l'écrivain tous les charmes du pittoresque, mais à la condition seulement de ne point les épuiser, et de laisser à l'imagination le soin de découvrir des horizons que quelques traits heureux du tableau laissent entrevoir. »

Ainsi, en 1871, près de vingt ans après la découverte des arts japonais, Léon Louis Lucien Prunol de Rosny (1837-1914), ouvre pour les français la voie de la littérature japonaise : les éditions Maisonneuve publie le *Si-ka zen-yô*, *Anthologie japonaise, poésies anciennes et modernes des Insulaires du Nippon*, dont le titre signifie *Feuilles choisies de poésies sino-japonaises*.



Léon de Rosny a étudié le japonais, en autodidacte, après le chinois. En avril 1862, à Paris, il est l'interprète (officieux) pour l'Ambassade japonaise en visite en Europe, qu'il accompagne de Berlin à Saint-Petersbourg.





Il relate cette expérience, mais surtout sa rencontre avec les dignitaires japonais et leurs habitudes de vie dans un article *La première ambassade japonaise en Europe*, paru en 1862, dans la *Revue Orientale et Américaine* de la Société d'ethnographie (que de Rosny a fondée en 1859) : « MM. Hoffmann et de Rosny furent toutefois invités officieusement à se tenir auprès de l'ambassade, et à différentes reprises ils ont vu avec plaisir que la voie dans laquelle ils avaient dirigé leurs études était solide, et que s'il leur manquait encore la pratique, qui ne peut s'acquérir complètement en deux ou trois semaines, ils avaient du moins la satisfaction de se faire comprendre et estimer de ceux-là même qui n'entendaient rien d'aucune langue européenne. »

Après avoir publié à 17 ans, en 1854, un *Résumé des premières connaissances nécessaires pour l'étude de la langue japonaise*, il devient le premier professeur de japonais à l'Ecole spéciale des Langues orientales dès 1863.

Il réalise cette première anthologie de poésie japonaise dans deux buts : « faire connaître aux étudiants les différentes phases de la langue et de la littérature japonaise; faire entrevoir au grand public comment la poésie est comprise dans ce pays lointain. »²⁵ et deux éditions ont été imprimées (les couvertures reproduites ici, donnent un aperçu de ces deux versions).

L'une, dite "luxueuse", destinée aux Japonisants, est constituée de deux parties :

* côté pile, les poèmes traduits et annotés ainsi que les préface, table des matières et divers index. Le tout sur plus de 200 pages.

* côté face, les poèmes japonais calligraphiés imprimés sur 72 pages de papiers colorés rehaussés de dessins (de fleurs de volubilis, par exemple).

Cette seconde partie est exclue de l'édition destinée aux étudiants.

Dans la préface, M. Edmond Laboulaye met en garde le lecteur, exemples à l'appui, sur les difficultés à surmonter pour apprécier au mieux la poésie traduite : « Ce qui nous charme dans le poète, c'est qu'avec quelques paroles il réveille en notre âme toute la magie d'un passé disparu; mais qu'importe à l'étranger pour qui ce passé n'existe pas? [...] Nous avons besoin d'un long effort pour vivre d'une vie étrangère, et comprendre un peuple moins séparé de nous par la distance des lieux [nda – nous sommes en 1871, il ne fallait pas douze heures d'avion pour aller de Paris à Tôkyô!] que par la diversité et l'opposition de son génie. »

L'anthologie est divisée en cinq chapitres inégaux :

- une dizaine de pièces du Manyōshū
- un quart du Hyakunin ishū (100 poèmes de 100 poètes)
- une vingtaine de zakka, poésies diverses
- quelques chansons populaires (ha-outa)
- et des poésies sinico-japonaises (nippon si-zen) que de Rosny définit ainsi : « Elles sont composées suivant les règles de la prosodie chinoise, mais elles se lisent à la manière japonaise [...] Elles comportent un développement phraséologique qui est le plus souvent interdit dans le genre uta. »

Chaque poème y est présenté en version originale, traduit en français et accompagné de quelques commentaires. Ils s'échelonnent de la haute Antiquité à la période contemporaine.

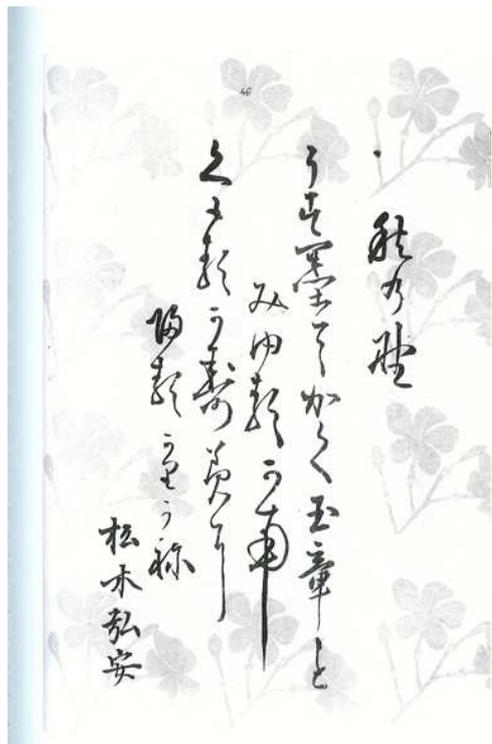
De cette dernière, de Rosny cite quatre auteurs, qu'il a probablement rencontré lors de sa mission auprès de la première Ambassade japonaise.





L'un, Saitô Daïnozin, est officier de la cour du lieutenant-général du Japon (le shôgun); le second, Kurimoto Teizirô est officier de la marine du shôgun et le troisième, Matsuki Kôan, est attaché à la diplomatie du shôgun. Dans son article paru dans la *Revue Orientale et Américaine*, mentionnée plus haut, de Rosny présente ce dernier comme un des six secrétaires-interprètes tout en précisant qu'il est « un médecin véritablement supérieur (suivant la science européenne). »

Page 46 du *si-ka zen yô*, poème de Matsuki Kôan (ci-dessous)



Hedate-naki kokoro zo kayô umi yama ya
Mitsi-no yuku-he-va yosi tôku tomo ²⁶

Quelque longue que soit la route qui conduit dans votre pays,
nos cœurs qui n'ont rien à se cacher sauront bien se réunir.

Saitô Daïnozin

Omo'i ki ya iso nare matsu-no kage karite
Ura-no toma-ya-ni yume musubu to va

L'eussé-je pensé? Profitant de l'ombrage des pins habitués (à
vivre) sur les rivages de la mer, j'ai rêvé dans une chaumière
(située au bord) de la baie.

Kurimoto Teizirô

Usû-zûmi-de kaku tama-dzûsa to miru kana!
Kumoru kasûmi-ni kayeru karigane

Les oies sauvages qui s'envolent dans la brume des nuages me paraissent semblables à des caractères tracés
avec de l'encre limpide.

Matsuki Kôan

Ces trois poèmes sont publiés aux pages 44 à 46 du *Si-ka zen-yô*.

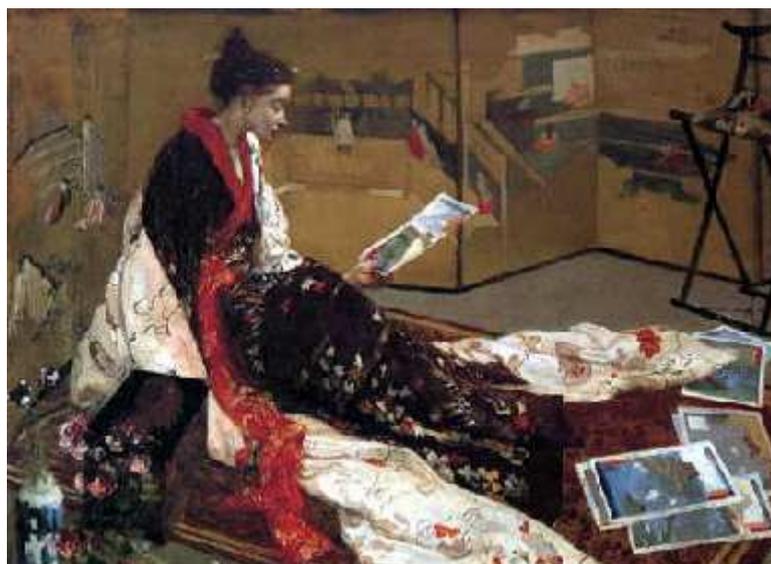
Troublante coïncidence : des contemporains, seuls les poètes rencontrés en 1862 par de Rosny sont traduits. Et, comme Makoto Kemmoku n'a jamais entendu parler de cette anthologie, je me demande si Léon de Rosny n'aurait pas lui-même compilé le *Si-ka zen-yô* (ce qui n'enlève rien à la qualité de l'ouvrage). Une question reste alors en suspens : qui a réalisé les calligraphies? Léon de Rosny n'en dit mot.





Cette anthologie, par sa beauté et sa primeur, a eu un grand succès. Dommage que Léon de Rosny n'ait pas jugé utile de présenter un ou deux haïkus, d'autant qu'il connaissait le genre : dans sa bibliographie il cite une quinzaine de collections de haïkai et de hokku.

Dominique Chipot
Avril 2009



Caprice en pourpre et or : le paravent doré de Whistler (1864)
Les estampes, qu'admire la femme, sont les vues célèbres des 60 provinces de Hiroshige, et des scènes du *Dit de Genji* sont peintes sur le paravent.

1 Recherche faite dans la *Bibliographie japonaise* (catalogue des ouvrages relatifs au Japon qui ont été publiés depuis le xv^e siècle jusqu'à nos jours), rédigée par Léon Pages en 1859. Celle-ci fut complétée par Edouard Fraissinet en appendice de son ouvrage *Le Japon*, dans la version de 1864 (infra n°8)

2 Il faut comprendre "shōgun". Dans l'introduction de « son » *Japon*, M. Edouard Fraissinet regrette les transcriptions approximatives des noms japonais : « Par suite du vague et de l'insuffisance des notions répandues jusqu'à ce jour sur le Japon, l'orthographe des mots et des noms japonais, parmi nous, n'est pas encore fixée. Nos géographes, nos historiens, et généralement tous nos littérateurs, écrivent de plusieurs manières très différentes les noms des hommes les plus célèbres, des îles, des provinces, des cités, des montagnes, des fleuves les plus importants de ce pays. Les voyageurs, selon qu'ils étaient Portugais, Hollandais, Anglais, Français ou Russes, les ont lus, entendus et transcrits en diverses manières. De cette variété d'orthographe est résultée une confusion qui ne peut être que préjudiciable à l'intelligence des faits. »

3 En 1861, Adolphe Franck dans les *Études orientales* dit à propos de cet ouvrage que « les livres canoniques du Bouddhisme sont résumés et analysés avec une intelligence supérieure »

4 Reproduit dans les *Œuvres complètes de Fréret*, publiées en 1796.

5 sous la direction de M. Bouilliette au 36 rue Vivienne

6 in *Japon rêvé – Edmond de Goncourt et Hayashi Tadamasu* de Brigitte Koyama-Richard - Ed Hermann 2001

7 in *Visite à l'exposition universelle de Paris, en 1855*, sous la direction de M. Tresca – Ed. Hachette 1855

8 qui sera complété de trois nouveaux chapitres par M. V. Malte-Brun pour une nouvelle publication en 1864.

Je ne peux passer sous silence un ouvrage antérieur, mais écrit en allemand : *Nippon* de Siebold, dont le 1^{er} volume est paru en 1832. Fraissinet, qui était hollandais, en a peut-être eu connaissance.

A noter que Léon de Rosny a écrit une analyse très complète du *Nippon* de Siebold, dans les *Études asiatiques de géographie et d'histoire*, en 1864.





9 in *Mémorial de Fribourg*, 1854

10 Article 3 du traité

11 Agnès Salacroup-Buchard in *Le Japonisme en architecture*

12 in *Japon rêvé – Edmond de Goncourt et Hayashi Tadamasa* de Brigitte Koyama-Richard - Ed Hermann 2001

Je me permets d'apporter quelques brèves précisions biographiques :

Stevens, Diaz = Alfred Stevens, peintre. Sa *Duchesse (en robe bleue)* reste pensive, une lettre à la main, devant un paravent japonais.

Villot = Frédéric Villot, ancien conservateur du département des Peintures du musée du Louvre, vice-président du Conservatoire des musées

Tissot = James Tissot, peintre, réalise en 1864 la *Japonaise au bain*

Alphonse Legros = peintre

Chesneau = Ernest Chesneau, voir l'année 1869 de cette chronique

Champfleury = Jules François Félix Husson, dit Fleury ou Champfleury dont la première édition de *Les Chats* est parue en 1869

M. Solon de la manufacture de Sèvres

Fantin = probablement Henri Fantin-Latour, peintre

Burty = Philippe Burty, critique d'art qui, en 1872, dans la revue *Renaissance littéraire et artistique*, invente le mot japonisme.

Hoksaï : il faut comprendre Hokusai. A l'époque le u était souvent éludé dans la transcription des noms japonais.

13 in *Art et décoration* (1905) : *Félix Bracquemond l'animalier* par Léonce Bénédict

14 in *Les années impressionnistes: 1870-1889* Par Jean-Jacques Lévêque, www.acr-edition.com, 1990

15 Paul Akamatsu in *Meiji 1868. Révolution et contre-révolution au Japon* - Calmann-Lévy 1968

16 in *Les arts décoratifs en Orient et en France – Un voyage en Orient à l'exposition universelle*, article de M. Adalbert de Beaumont, publié dans la *Revue des deux mondes* du 1er novembre 1867

17 in *Le mobilier moderne*, article de Philippe Burty paru dans la *Gazette des beaux-arts – Courrier européen de l'art et de la curiosité*, tome 24 de 1868

18 Dans cette peinture, composée en 1878 par Toyohara Chikanobu 豊原周延 (1838-1912), tout est mis en œuvre pour légitimer la restauration du pouvoir impérial. L'Empereur Mutsuhito 睦仁 (dont le nom posthume est Empereur Meiji 明治天皇) est au centre du tryptique, en compagnie de l'Impératrice Shōken, et tous les regards convergent vers lui.

Il est entouré de 8 dieux et de cinq générations d'empereurs, symbolisant ainsi la lignée impériale depuis la nuit des temps :

Kuninotokotachi → Izanami & Izanagi → Amaterasu → Ninigi → Hiko Hohodemi → Hikonagisa → Jinmu...

...Go-Sakuramachi → Go-Momozono → Kōkaku → Ninkō → Kōmei → Mutsuhito/Meiji

En effet, depuis le *Kojiki*²⁷, Empereurs et Impératrices sont considérés comme les descendants directs des dieux fondateurs du pays.

- Au centre, dépassant tous les autres, le dieu Kuninotokotachi no kami 国常立尊 (Le dieu qui existe perpétuellement en tant que nation), une des premières déités. A ses côtés, la déesse Izanami 伊弉冉尊 et son époux Izanagi 伊弉諾尊, créateurs, sur ordre des dieux primitifs, de la première terre.

Le peintre a pris soin de placer, sur ce même panneau, les deux extrémités de l'arbre "généalogique". Ainsi, si le tryptique venait à être scindé, l'essentiel du message serait conservé : l'Empereur Mutsuhito est un descendant direct des dieux mythiques du pays.

- Dans la partie droite du tryptique, la grande déesse Amaterasu 天照大御神, fille de Izanami & Izanagi, déesse du soleil (si présent dans ce tableau), selon la légende shintō, et ancêtre de tous les empereurs japonais. Puis son petit-fils Ninigi no mikoto 瓊瓊杵尊, envoyé sur terre planter du riz et gouverner le monde. Enfin l'Empereur Jinmu 神武天皇, reconnaissable à son arc surmonté d'un oiseau (le corbeau Yatagarasu ?), premier empereur du Japon, qu'il a fondé.

Les deux autres personnages sont le père de Meiji, l'Empereur Kōmei 孝明天皇, et, derrière lui, bien que représentée sous les traits d'un homme, la dernière impératrice régnante Go-Sakuramachi 後桜町天皇.

Notez que Jinmu, étant à la fois Dieu et 1^{er} Empereur du Japon, est le lien entre les Dieux mythiques et la lignée impériale. Je crois que le peintre a voulu symboliser cette particularité : Jinmu est le seul personnage qui occupe toute la hauteur du tableau, et le seul dieu dont les pieds, visibles, foulent la terre ferme.

- Dans la partie gauche du tryptique, les déités sont Hiko Hohodemi no Mikoto 彦火火出見尊 (grand-père de l'empereur Jinmu), fils de Ninigi, et Hikonagisa Takeugaya Fukiazu no Mikoto, fils de Hiko Hohodemi et père de l'empereur Jinmu.

Les trois empereurs sont Go-Momozono 後桃園天皇, neveu de Go-Sakuramachi; Kōkaku 光格天皇, son successeur, et Ninkō 仁孝天皇, fils de Kōkaku et père de Kōmei (présent dans la partie droite).

19 Article que Léon de Rosny insérera dans ses *Variétés orientales historiques, géographiques, scientifiques, biographiques et littéraires* - Maisonneuve (Paris) - 1868

20 Il s'agit du Hyakunin Ishū. Notez cette anecdote, relevée par de Rosny : « Le titre de ce livre a été interprété d'une manière singulière dans un catalogue manuscrit par Overmeer Fischer et H. Medhursi. Au lieu de "Pièces de vers des cent poètes du Japon", ce titre a été traduit par "Une tête pour cent hommes (one head for a hundred men)". Il n'a pas été mieux compris par ceux qui ont inscrit, avec l'aide d'un indigène, la traduction suivante sur l'exemplaire du Musée britannique : "Book of ancient dresses (Livre de vieux habits !)" »

21 in *Le journal asiatique* de 1868. Cette "espèce d'anthologie" n'est autre que le Hyakunin Ishū (100 poèmes, 100 poètes – voir *Ploq la lettre du haïku* n° 17), traduit en anglais par F. V. Dickins et publié en 1866





22 Abel Rémusat a compilé, en 1820, les manuscrits d'Isaac Titsingh dans *Mémoires et anecdotes sur la dynastie régnante des Djogouns, souverains de Japon suivi d'un appendice avec des détails sur la poésie des Japonais*²³ N'ayant pas réussi à consulter cet ouvrage, je ne peux me prononcer sur la teneur de l'appendice.

23 in *Biographie universelle, ancienne et moderne, ou, Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes* par Joseph Fr Michaud, Louis Gabriel Michaud, Ed. Michaud frères, 1826

24 Adolphe Philibert Dubois de Jancigny in *L'univers, ou histoire et description de tous les peuples* dans lequel il réserve moins de 3 pages à la poésie japonaise

25 M. Edmond Laboulaye dans la préface du *Sika zenyô*

26 Dans son anthologie, de Rosny a transcrit les poèmes japonais sur deux lignes, et les traductions françaises sous forme de phrase, sans césure.

27 Dans notre prochain numéro, les *Poèmes de la libellule* de Judith Gautier

28 Le Kojiki 古事記, *Recueil des choses anciennes*, est la plus vieille chronique du Japon ancien (datée de 712), un classique de la littérature japonaise, qui relate les événements depuis l'âge mythique des Dieux jusqu'au règne de l'Impératrice Suiko.

